

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 60 (1931)

Heft: 1

Artikel: Styles : notes sur l'architecture religieuse

Autor: Voirol, Edgar

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

STYLES

Notes sur l'Architecture religieuse

Le jeune homme qui franchit pour la dernière fois la porte de Saint-Loup, à Hauterive, s'il n'est pas un Béotien, se retourne et embrasse, comme pour la saisir vivante, l'image de ces constructions idéales.

Les horizontales des façades reposent comme un large espace et pour que l'âme ne glisse pas à fleur de terre avec la brume, mais s'évade vers la splendeur du ciel appuyée sur les hautes rives, il y a la flèche acérée et bourdonnante qui perce le soleil. Plaisant symbole d'un esprit bien planté dans la tradition qui ne se prive pas d'incursions en terre nouvelle et qui, fixé dans l'humus nourricier, arrondit vers tous les points cardinaux sa curiosité.

Je ne sais si beaucoup de mes camarades goûtaient, à la contempler, le charme qui tombe des murs blancs et roses de l'église. Ici, les verticales triomphent et les yeux avec les anges de Jacob montent et descendent.

Les églises campagnardes sont encore encombrées de guirlandes et de bouquets d'étoffe. Une armée pacifique de bienheureux en plâtre les habitent. Ici, le dépouillement.

Le danger est là, de se prendre à ce piège et, pour le reste de ses jours, parce qu'on a vécu dans ce gothique naissant, de ne jurer que par l'ogive ou la voûte romane. Seules, pour des esprits captifs de leur courte vue, les églises gothiques favorisent la prière. Profonde erreur que nous relèverons au cours de cet article.

Il importe de remarquer tout d'abord que l'architecture dépend du milieu où elle naît : des conceptions religieuses des peuples, du climat et des matériaux disponibles.

Lorsque les trois dimensions d'un édifice se rachètent l'une par l'autre et qu'il y a proportion entre la hauteur, la largeur et la profondeur, elles se neutralisent. Le phénomène est parfaitement sensible à Saint-Pierre de Rome où les parties équilibrées déconcertent l'œil. Il faut de nombreuses observations pour se convaincre de l'immensité de la basilique.

Le sacrifice d'une dimension souligne la grandeur des autres.

C'est dans le choix des dimensions que se révèle le génie particulier d'une race. Les Hindous creusèrent dans le roc des temples profonds et mystérieux. Leurs pagodes elles-mêmes, massives et obscures, sont encore l'image de la caverne primitive ; on voit dans cette architecture un reflet du vague panthéisme que professent ces peuples.

Les Egyptiens dont les habitations étaient légères, bâtissaient pour une âme immortelle des temples durables. Ils adoptèrent la largeur, et leurs pyramides, qu'on imagine en altitude, ont en réalité une base dont le rapport avec la hauteur est de 8/5.

Les tours, les piliers des cathédrales gothiques sont en hauteur. Pour aspirer les cœurs, les architectes ont sacrifié la largeur : d'où l'élan vertigineux et artificiel des voûtes. Ainsi la Sainte-Chapelle de Paris qui a 36 mètres d'élévation n'a que 9 mètres de largeur.

Les temples grecs, seuls, échappent à cette loi. Ils sont un type de beauté parfaite. Placés presque toujours sur des hauteurs, « ils sont toujours élevés, sans être jamais hauts ». Plutôt que symboles de foi, ils prétendent à la beauté parfaite et une telle science a présidé à leur achèvement, jusque dans les moindres détails, qu'une seule altération en ruinerait l'éminente perfection.

Le climat et le sol influent davantage encore sur l'architecture.

Le temple chinois avec ses toits relevés aux angles n'est peut-être qu'une imitation de la tente nomade que les Tartares plantaient sur les pâturages et les hauts plateaux.

Les Egyptiens, sous leur ciel de feu, utilisèrent le granit, le grès et le calcaire pour établir des toits en terrasses.

Le climat moins propice de la Grèce exigea pour l'écoulement des eaux un toit à double pan. A mesure qu'on remonte vers le Nord, les charpentes s'aiguisent pour délivrer les combles de l'humidité et de la neige.

En Chaldée, la brique légère et minuscule, nécessité d'un pays sans pierre, obligea les architectes à trouver un système de couverture original. Ils inventèrent la coupole et la voûte que les Romains, les Perses, les Byzantins et les Arabes adoptèrent.

* * *

Il est intéressant de noter que le temple grec n'est que le développement du palais mycénien appelé mégaron.

La divinité à qui l'on réservait la meilleure place au foyer eut ensuite la plus belle demeure de la cité.

C'est ainsi que les basiliques chrétiennes reproduisent à peu près la maison gréco-romaine. Elles ne furent au début qu'une habitation ordinaire ; « adaptées plus étroitement à leur destination spéciale, elles étaient réduites aux parties essentielles, seules utiles aux cérémonies, c'est-à-dire le porche gardé par les portiers, l'atrium où attendaient les catéchumènes et les pénitents, le péristyle qui, sous ses galeries, abritait, à gauche, les femmes, à droite, les hommes, et l'exèdre ou salon qu'occupaient le clergé et l'évêque. »

Lorsqu'au XI^{me} siècle, la lourde maçonnerie supplanta la colonne, les toitures et les murailles décorées, on emprunta le plan de la basilique et l'Orient fut mis à contribution pour les coupoles et les voûtes.

Les architectes marchent alors vers une lente et admirable domination de la matière.

La poussée verticale, dans le temple grec, devient oblique dans l'église romane dont le ciel s'arrondit.

Les murs s'épaississent, les fenêtres étroites et rares n'affaiblissent pas les soutiens.

Un jour, la croisée d'ogive naît. Des fenêtres longues et fleuries, dans l'ombre des nefs, épanchent une lumière céleste. Au dehors, les arcs-boutants, ces géniales béquilles, exaltent l'édifice. La transition a été lente, mais visible puisque certains théologiens trouvaient ces hauteurs peu compatibles avec l'humilité du Christ.

Le gothique flamboyant et ornemental accueillit les coquilles que lui proposait la Renaissance. La vague nouvelle couvrit l'Europe, et les colonnes, les pilastres, les frontons eurent droit de cité. Bramante, Michel-Ange et Maderna construisirent Saint-Pierre de Rome. Le Bernin et ses élèves peuplèrent la Ville d'églises tourmentées. Pour recevoir la société brillante et frivole du XVIII^{me} siècle, les églises de style « jésuite » s'ouvrirent accueillantes. La lumière qui tombe des larges fenêtres, joue parmi les ors, les roses et les bleus, les marbres variés, et, sur les corniches où règne une brise qui fait flotter les étoffes, des anges alertes cabriolent.

Au commencement du XIX^{me} siècle, on peut dire que l'architecture religieuse est morte. On ne sait qu'imiter froidement l'antique. On a perdu l'art d'utiliser avec originalité les éléments que la Renaissance maniait adroitement et s'incorporait.

Un pseudo-moyen-âge fut à la mode. On revint au gothique, au roman.

Combien stupide nous apparaît cette copie sans intelligence ! Le retour prosaïque et maladif à des formes que l'on adoptait, sans l'esprit, n'avait rien de glorieux. La Renaissance avait rendu la vie à des ossements, Viollet-le-Duc promenait un cadavre.

Alors que l'architecture religieuse avait évolué, plus ou moins régulièrement à travers les siècles, elle s'immobilisa.

Des entrepreneurs couvrirent notre pays d'églises qui n'ont de gothique ou de roman que leur nom.

Dans ce siècle fossile et archéologique, tout fut truqué : les murailles, les sculptures, les vitraux. L'ennui suinte de ces nefs maladroites et sans âme qui rappellent le carton-pâte.

Le plus grave, c'est qu'on a persuadé aux fidèles qu'ils possédaient de pures merveilles. Chaque paroisse s'enorgueillit de son église gothique. Je pense à ces malheureuses églises de Moutier, d'Aigle et de Neuchâtel où les colonnettes ne sont que des tuyaux dont quelques-uns gisent ironiquement dans le gazon et le grès rouge d'Alsace, du ciment badigeonné !

Pour y célébrer les saints mystères, l'Eglise a utilisé les maisons patriciennes, les basiliques, les temples païens (Panthéon), les églises romanes, les cathédrales gothiques, les sanctuaires renaissance, les thermes (Sainte-Marie des Anges), les salons baroques et jésuites, les mosquées (Cordoue).

Notre-Seigneur institua l'Eucharistie dans une salle vaste et

meublée et le Pape lui-même dit la messe pour les pèlerins dans les somptueux appartements du Vatican.

Ainsi l'Eglise s'arrange d'une pagode chinoise ou hindoue, d'une toucoule africaine. Avec une merveilleuse souplesse, elle s'adapte au génie particulier des nations qu'elle doit évangéliser. Pour son culte, elle réclame un local décent. Aux artistes de le décorer dans le goût de leur pays.

Les missionnaires sont chargés de transmettre une doctrine, aussi font-ils fausse route lorsqu'ils mettent parmi leurs bagages des redingotes, des manchettes et des chapelles gothiques. Il y a chez tous les peuples des traditions artistiques à exploiter.

On ne voyait pas sans mélancolie, à l'exposition missionnaire de Rome, les splendides travaux chinois tout proches des enfantillages des bonnes Sœurs françaises.

Ajoutons encore une constatations aux deux autres : l'architecture religieuse et l'architecture civile se développent parallèlement, et il n'y a pas d'éléments architecturaux, de couleurs, de peinture décorative¹ et de matériaux spécifiquement religieux.

Les teintes les plus vives, harmonisées ou discordantes, les métaux, le marbre, la brique, le ciment armé, les colonnes, les pilastres, les frontons peuvent être plus ou moins précieux, ils ne sont ni religieux ni profanes.

C'est à la lumière de ces trois principes : évolution des styles, adaptation de l'Eglise, indifférence de la matière, qu'il faut juger les tentatives des architectes et décorateurs actuels.

Des formes, des alliances nouvelles de couleurs caractérisent le bâtiment civil moderne, il est normal qu'au lieu de s'endormir, l'architecte religieux tire parti de ces formules récentes, comme un Michel-Ange utilisa les procédés en vogue de son temps pour construire Saint-Pierre et le palais du Capitole.

Si, au cours de l'histoire, les architectes s'étaient bornés à copier la basilique constantinienne, l'Eglise n'aurait pas enrichi son patrimoine de toutes les merveilles qui la suivirent.

Il importe de bien comprendre que la matière et la mécanique commandent l'architecture dont le charme est presque toujours le fruit de la nécessité. Les églises romanes et gothiques ont été moins élaborées sur épure, semble-t-il, que résolues sur place : ce qui prend

¹ La lisibilité d'un tableau ou d'une statue placés dans une église peut varier avec le public qui la fréquente et le but qu'on veut atteindre. A l'artiste donc de proportionner son œuvre à la compréhension des fidèles pour lesquels il travaille. La peinture et la sculpture décoratives échappent à ces contraintes : il s'agit d'orner et non d'instruire.

Le vitrail est une fenêtre à verres de couleur. Entre le sujet très lisible et la scène prise comme prétexte à nuances variées et fantaisistes, il y a un grand nombre d'intermédiaires, tous légitimes : l'un se propose d'édifier, l'autre de jouer avec la lumière.

figure de calcul et de conception audacieuse pour nous était, pour les artisans, difficulté soudaine et solution heureuse. Ici aussi, la lutte avec les lois exalta les facultés créatrices : l'art est enfant de l'effort.

De nos jours, le béton, le verre et l'acier postulent des lignes droites et des formes géométriques. D'une matière donnée, l'architecte tire le meilleur parti. Il prévoit le nécessaire et bannit l'attirail. Le profil de l'église s'apparente aux lignes austères de la rue.

A la campagne, le baroque moins âpre de Dumas décoré par Cingria ménage les transitions et apprivoise les esprits.

Comment expliquer l'espèce de stupeur qui s'empare de certains fidèles en face d'une construction moderne ?

Remarquons d'abord qu'un brave paysan de la Singine serait tout aussi désorienté dans la cathédrale-mosquée de Cordoue qu'à Saint-Antoine de Bâle ou à Echarlens.

Nous sommes ensuite complètement gâtés par l'archéologie et par le mythe de la patine. Après plus d'un siècle de stagnation, le style se met en marche. Nous n'en revenons pas. Nous regardions en arrière et l'on dirige nos yeux en avant.

L'art autrefois marchait, si l'on peut dire, au ralenti. Brusquement, les tentatives se précipitent. Le lien entre l'art de la fin du XVIII^{me} siècle et l'art moderne n'existe pas. On constate cent ans de paralysie. Il n'y a donc plus chez le spectateur une adaptation graduelle en face de la nouveauté. Ce n'est pas en effet aux styles pseudo-roman et pseudo-gothique que les architectes intelligents se rattachent. On ne demande pas à un cadavre des étincelles de vie et des enfants robustes.

Venons-en aux conclusions. On ne refait pas du roman ni du gothique. L'artiste emprunte des éléments connus, mais son génie en tire un parti original et nouveau. Ainsi les architectes de la Renaissance créèrent un style avec les motifs de l'antiquité.

Certains architectes doivent être soutenus, encore que tous leurs essais ne soient pas des réussites, parce qu'ils font sortir de l'ornière notre architecture religieuse.

Les couleurs vives et chaudes qu'ils adoptent nous choquent parce que le XIX^{me} siècle a copié des églises éteintes par des siècles de poussière et d'humidité.

Elles furent neuves, un jour, ces cathédrales aux murs gris.

Est-ce qu'on s'exclame devant le dôme de Florence, à St-Marc de Venise, devant et dans cette extraordinaire cathédrale de Sienne ?

Voici une règle d'or : Il importe d'adapter son esprit aux beautés diverses, comme les sens s'adaptent à l'objet pour le percevoir. L'œil ne regarde pas le soleil comme une étoile dans la nuit : il se « conforme ». De même notre culture doit être assez large pour s'étendre à toutes les manifestations de l'art, pour découvrir toutes les parcelles de beauté qu'expose ou que dissimule un ouvrage. L'ignorance est étroite, aveugle et sottement butée. L'intelligence embrasse, elle part à la découverte.

Dans un village, si le curé et l'instituteur sont au même niveau artistique que les paroissiens, qui donnera le ton lorsqu'il s'agira de construire, de réparer ou simplement d'ornez l'église ? Cette formation s'ébauche au séminaire et très bien à l'école normale, mais elle exige des lectures continuelles et le commerce des chefs-d'œuvre.

Lorsqu'on pénètre dans une église, d'un seul coup d'œil, on peut classer le chef de la paroisse.

Presque toujours, le bon goût exigera qu'on sacrifie certaines statues, les fleurs en papier, les guirlandes en feuillage stérilisé dans lesquelles saints et saintes ont l'air de sauter à la corde.

J'ai revu, cet été, une église encombrée de tout ce matériel et dont les portes sont couvertes d'avis parfaitement inutiles à cause de leur vieillesse et qu'un nouveau curé a conservé pieusement !

On enregistre de consolantes exceptions. N'est-ce pas à Echarlens que j'admirai, la veille de l'Assomption, une exquise décoration florale ? Des géraniums d'une taille peu commune et d'un rouge adorable luisaient sur le fond mystérieux du chœur. Rarement un effet aussi heureux fut obtenu par des moyens plus simples.

Dans l'église d'Hauterive, on apprend la sagesse. Elle expose aux visiteurs ses aspects divers : son austérité primitive, ses décorations renaissance et baroque. Son maître-autel, dont les ors réchauffent la masse, se couvre de plantes fleuries et la lumière qui lui vient des arbres tout proches l'allège.

Nous la voyons avec ses fresques avariées ; comme nos sanctuaires modernes, elle fut neuve autrefois, ses peintures éclairaient les murailles de leurs teintes fraîches.

De retour dans mon pays, en souhaiterai-je une pareille à mon village ? Mais non, elle n'est pas un modèle à imiter servilement, elle est une leçon.

EDGAR VOIROL.



Encore l'œuvre de M. Eskeland

Nous avons le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs le portrait de M. Eskeland. A cette occasion, voici comment l'éminent pédagogue norvégien parlait de son œuvre, dans sa conférence à la Semaine catholique internationale de Genève.

LA HAUTE ÉCOLE POPULAIRE

A cette époque, la Providence donne, à la Norvège et au Danemark, deux hommes, des « réveilleurs », qui ont, chacun à leur manière, une grande influence. En Norvège, c'est Hans Nilsen Hauge, un fils de paysan. Frappé au cœur de la décadence morale et chrétienne, il entreprend la tâche ardue de ramener ses compatriotes à la foi et à l'esprit de pénitence. Les autorités civiles et ecclésiastiques le persécutent et réussissent même à le faire jeter en prison durant dix ans. Il n'était coupable d'aucune faute, sinon d'avoir exposé, tout simple-